

« Mon Dieu, me quitterez-vous ? »
 Pascal sans cesse converti.

Né chrétien (il y a quatre cents ans), baptisé, élevé par son père dans un respect affirmé des prérogatives de la foi, qu'il ne devait au demeurant jamais remettre en cause, Pascal a néanmoins connu une conversion. À en croire ses biographes, il conviendrait même d'en multiplier le nombre, et l'on évoque dorénavant *trois* conversions¹ ! La première, à Rouen, en 1646, l'engage, avec toute sa famille, dans une nouvelle existence de ferveur, inspirée par l'enseignement spirituel de Bérulle et de Saint-Cyran. Elle conduit sa jeune sœur, Jacqueline, jusqu'au monastère de cisterciennes de Port-Royal. Mais le chrétien déjà converti avait encore à se convertir... Que signifie sinon cette deuxième conversion, du 23 novembre 1654, à Paris, « depuis environ dix heures et demie du soir jusques environ minuit et demi² » – cette expérience éblouissante, restée dans les esprits comme la nuit de feu de Pascal, et dont l'écrivain entretint précieusement le souvenir jusqu'à sa mort ? Il en garda deux écrits, cousus et recousus dans la doublure de son pourpoint, comme s'il lui importait de rester toujours dans la proximité physique de ce témoignage : un papier, rédigé à la hâte sur le moment même, et un parchemin, établi peu de temps après, mise au propre du précédent avec quelques légers remaniements. Condorcet, le philosophe des Lumières, se gaussait de cette « amulette mystique³ », symptôme des ravages que la superstition religieuse inflige aux plus grands esprits. Nous préférons aujourd'hui, de façon plus respectueuse quoique neutre, désigner ce texte double comme un *mémorial* – trace d'un bouleversement intime qui, pour certains, relève de l'expérience mystique, et que toutes les générations n'ont cessé de scruter avec fascination. Sans chercher bien sûr à violer une conscience en sondant un écrit qui ne nous était en rien destiné, ne pouvons-nous pas nourrir notre propre recherche de Dieu par la méditation de cette page brûlante ?

On est d'emblée frappé, à la lecture de ce texte, par la place considérable qu'y prennent les citations scripturaires. À la limite, cette page – la plus intime que nous ait laissée Pascal – n'est rien d'autre qu'une mosaïque de réminiscences bibliques. L'Exode, le livre de Ruth, le prophète Jérémie s'entrelacent avec l'Évangile de Jean et le Psaume 118. Dans ces quelques heures de la nuit, Pascal ne fait aucune découverte. Ce sont les paroles maintes fois entendues et proférées qui viennent spontanément sous

¹ Pour des raisons bien différentes, et à des dates qui ne coïncident pas, Maurice Blondel, Lucien Goldmann, Jean Mesnard ont jugé nécessaire de supposer une troisième conversion de Pascal : éloignement du jansénisme pour l'un ; résignation au tragique pour le second ; dépouillement ultime, matériel autant qu'intellectuel, selon le dernier.

² Le texte du *Mémorial* est aujourd'hui intégré dans les *Pensées*. Dans l'édition de Philippe Sellier, utilisée ici (Blaise Pascal, *Pensées*, Le Livre de Poche classique, 2000), il porte le n°742.

³ *Éloge et pensées de Pascal*, Nouvelle édition commentée, corrigée et augmentée par Mr de*** [Condorcet], Paris, 1778, p.313.

sa plume. Mais la parole, réentendue, est devenue bouleversante. Comme pour saint Augustin, bien des siècles auparavant, converti par une invitation de Paul qui ne pouvait pour lui être nouvelle⁴, les phrases de la Bible se chargent soudainement d'une puissance nouvelle de transformation. Nous pourrions croire qu'« il n'est pas nécessaire de nous répéter ces choses, puisque nous les savons déjà bien⁵ », écrivait Blaise à sa sœur Gilberte, quelques années auparavant (dans une lettre de novembre 1648). Mais il avait déjà compris que les mots de l'Écriture vivent en notre souvenir d'une manière bien différente des autres dépôts de la mémoire. Il faut sans cesse « remettre devant les yeux les choses que nous avons dans la mémoire⁶. » Il faut surtout les « faire rentrer dans le cœur⁷ ». La nuit du 23 novembre 1654, les paroles connues jaillissent avec une nouveauté qui est l'effet même de la grâce.

La spiritualité de Pascal frappe souvent par son caractère sombre, l'insistance mise sur la faiblesse de l'homme et les effets dévastateurs du péché. Le *Mémorial*, à lui seul, imposerait de corriger cette impression sommaire, tant ce texte est marqué par une dimension euphorique. Si les pleurs y coulent, se sont des pleurs de joie. La joie est sans aucune doute le sentiment ici qui domine. Pascal répète le terme cinq fois en quelques lignes, comme avec ivresse ; et quand il transcrit ses phrases sur le parchemin, il ajoute encore le mot à deux reprises, concluant sa prière par une nouvelle exclamation : « Éternellement *en joie* pour un jour d'exercice sur la terre. » Si les *Pensées* se montrent attentives – mais pas seulement – à la misère humaine, aux absurdités et petitesse de notre condition, la nuit de feu est bien l'expérience inverse : celle de la « grandeur de l'âme humaine ». Le surgissement de la présence divine s'accompagne moins ici d'un sentiment d'indignité que d'une forme d'exaltation, à l'idée que l'âme humaine est l'objet d'une telle grâce. Quant à ce que le texte pourrait annoncer d'ascétique et de rude dans ses perspectives, de combats spirituels à venir, tout est perçu alors sous le sceau de la douceur. Pascal s'engage bien à renoncer, et même à renoncer à tout, mais cette « renonciation totale » est aussitôt reprise dans l'éclairage euphorique qui baigne le moment : « Renonciation totale *et douce* ». Jacqueline, la religieuse de Port-Royal, qui ignore (comme tout le monde à l'époque) l'existence du *Mémorial* et de la nuit de feu, est visiblement troublée par la brutalité du changement de son frère, et plus encore peut-être par l'allégresse qui l'accompagne. « Je ne sais, lui écrit-elle dans les semaines qui suivent, comment M. de Sacy s'accommode d'un pénitent si réjoui⁸. » La sœur aurait mieux compris une conversion plus progressive et plus pénible.

Quelle est donc cette rupture, ponctuelle et absolue, transformation radicale de l'être, dont Pascal a tenu à fixer les instants, pour s'engager lui-même à y rester fidèle ?

⁴ « Revêtez-vous tous du Seigneur Jésus-Christ » (Rom. XIII,14). Voir saint Augustin, *Confessions*, Livre VIII, ch.12.

⁵ Lettre de Pascal et de sa sœur Jacqueline à Mme Périer, leur sœur, 5 novembre 1648 – Pascal, *Œuvres Complètes* [dorénavant *OC*], éd. Jean Mesnard, Paris, Desclée de Brouwer, 1970, t.II, p.696.

⁶ *Ibid.*, p.697.

⁷ *Ibid.*

⁸ Lettre de Jacqueline à son frère, 19 janvier 1655. *OC* III, p.68.

Un fragment des *Pensées* jette rétrospectivement un éclairage précieux sur la nuit du *Mémorial*, en opposant l'expérience inouïe de la conversion à la pratique bien ordinaire de la conversation. Pascal critique ceux qui croient que la vue d'un miracle amènerait leur conversion. « Ils s'imaginent que cette conversion consiste en une adoration qui se fait de Dieu comme un commerce et une conversation telle qu'ils se la figurent. La conversion véritable consiste à s'anéantir devant cet être universel⁹... » Dans l'événement de la conversion, Dieu ne se communique pas à l'homme, ou plutôt il n'engage pas un échange sur le mode de la communication. Bien au contraire, la conversion passe par une résignation à ne pas entrer en communication. La *conversion* est ainsi de l'ordre de l'imprévisible, de l'ineffable, de l'inouï. On ne peut imaginer la conversion comme on anticiperait une rencontre (*j'ai trouvé Dieu, j'ai rencontré Dieu*) – comme la mise en relation inopinée de deux sujets, je et Dieu : cela, c'est la *conversation*. La conversion n'obéit pas à une logique relationnelle ; ce n'est pas un échange, un contact, mais bien au contraire la prise de conscience d'une altérité absolue. « Elle consiste à connaître qu'il y a une opposition invincible entre Dieu et nous¹⁰. »

L'erreur psychologique dénoncée par Pascal (« Si j'avais vu un miracle, disent-ils, je me convertirais »), a été expérimentée par l'auteur des *Pensées* lors de la guérison miraculeuse de sa nièce – ce miracle de la Sainte-Épine, en 1656, qui n'a ni servi la cause de Port-Royal, ni ébranlé le moindre libertin. Aussi objectif que puisse être l'événement miraculeux, encore faut-il qu'il soit reçu comme tel par celui qui l'éprouve. Sa valeur dépend d'une disposition de la volonté, qu'il ne suffit pas par lui-même à produire. Soutenir qu'*un miracle convertit*, c'est introduire la conversion dans une chaîne logique, rationnelle : c'est la rendre tributaire d'une cause. Cela est, pour Pascal, fondamentalement antithétique avec l'idée de conversion. Comme il l'a lui-même éprouvé, la conversion s'apparente à la mort, à une espèce de mort : un anéantissement. Le passage à Dieu implique une confrontation au néant. Dans la voie de conversion que dessine Pascal, il y a un moment de risque absolu, de destruction de soi-même – une sorte d'acceptation de sa propre mort. Ce que le *Mémorial* formule en une expression lapidaire : « Oubli du monde et de *tout*. » La structure nominale de la phrase manifeste, autant que le permet la grammaire, cette disparition du sujet, qui ne subsiste même plus en tant que sujet de l'oubli, mais est absorbé dans cette logique de l'anéantissement. On ne peut pas s'anéantir un peu ! On peut s'humilier plus ou moins, mais il n'y a pas de gradation dans l'anéantissement. Ainsi on ne peut pas tenter Dieu, au sens de *faire l'hypothèse de Dieu*, en faire l'objet d'une tentative. Pascal donne son sens le plus profond à cette notion traditionnelle de la théologie : « Il n'est pas vrai que tout découvre Dieu, et il n'est pas vrai que tout cache Dieu, mais il est vrai tout ensemble qu'il se cache à ceux qui le *tentent* et qu'il se découvre à ceux qui le cherchent¹¹... »

⁹ Pascal, *Pensées*, Sel.410.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ Pascal, *Pensées*, Sel.690.

La nuit du 23 novembre 1654, « depuis environ dix heures du soir jusques environ minuit et demi », Dieu se découvre à un chrétien lassé de ses inconséquences et profondément désireux d'unifier sa vie. Excluant toute transaction, toute prudence, toute forme de mise à l'épreuve, Pascal accepte de passer par le néant. La conversion est le moment où il faut tout lâcher, tout perdre, pour être repris par Dieu. Le texte du *Mémorial* consigne la lumineuse issue de cette expérience terrible.

Lors de la veillée pascale, les chrétiens retracent l'histoire du Salut, depuis la création, le passage de la mer Rouge, l'exil à Babylone, jusqu'à la résurrection du Christ. Il y a dans le *Mémorial* un effort assez comparable de reprendre tous les fils de l'Histoire, d'esquisser une grande fresque, réunissant les moments du Salut, pour conduire jusqu'au présent. À sa manière, avec le feu même qui l'ouvre, le *Mémorial* est bien un texte *pascal*, tourné vers la résurrection. Les citations bibliques qui viennent sous la plume du jeune géomètre déroulent une histoire : celle qui fait passer du Dieu des philosophes et des savants, au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, puis au Dieu de Jésus-Christ, dont la vérité éclate à Pâques. Pascal fait alors entendre les paroles que Jésus adressait à Marie-Madeleine, immédiatement après la résurrection : le Dieu de Jésus-Christ est aussi le Dieu de tous les hommes – *Deum meum et Deum vestrum*¹². Pascal peut alors faire siens les mots de Ruth la Moabite, qui accepte d'accompagner en Judée sa belle-mère Noémie. Ton Dieu sera « mon Dieu ». Et ce *mon Dieu*, si banal qu'on en fait parfois une simple interjection, est ici chargé de son poids le plus lourd : dorénavant, dans la suite du texte, mais surtout dans sa vie même, Pascal se sentira autorisé à dire : *mon Dieu*.

Le moment où le nouveau converti, où le re-converti, peut enfin prononcer la parole existentielle – *Mon Dieu* – est aussi le moment d'une séparation envisagée. « Mon Dieu, me quitterez-vous ? » Il y a quelque chose de bouleversant dans ce cri contradictoire, qui dit simultanément l'appropriation et la rupture. Mais ce qui fait la grandeur de Dieu, c'est qu'il ne m'appartient pas, que je n'en suis pas l'origine, qu'il m'échappe essentiellement. Dire qu'il peut quitter, qu'il y a toujours le risque qu'il se retire, c'est renforcer le bonheur inoui du possessif initial. La question est une vraie question. Elle envisage réellement la séparation. Mais elle sonne aussi comme un cri de confiance. « Mon Dieu, me quitterez-vous, puisque vous êtes *mon Dieu* ? »

Au fur et à mesure que se déploie le texte du *Mémorial*, se multiplient sur le manuscrit les traits de séparation, comme pour ponctuer graphiquement toutes ces coupures qui ont marqué la vie de Pascal, et dont celui-ci sait bien qu'elles peuvent se reproduire. À l'idée d'une éternelle séparation – « Que je n'en sois pas séparé éternellement » – un long trait vient couper la feuille de part en part. Et les exclamations se succèdent avec brutalité, au mépris de tout enchaînement logique, dans une poignante incohérence : Je m'en suis séparé // Que je n'en sois jamais séparé – comme si de la

¹² « Je monte vers mon Père et votre Père, mon Dieu et votre Dieu. » (Jn 20, 17)

séparation même devait naître une promesse d'alliance. Ce qu'éprouve Pascal, cette nuit-là, ce sont des retrouvailles inouïes, qui ne sont pas de son fait. Mais la menace d'une séparation demeure. C'est le revers d'une même pièce. Dieu le tout autre s'est révélé mon Dieu. Mais mon Dieu reste celui dont je ne dispose pas.

Selon sa sœur Gilberte, les derniers mots de Pascal ont trait encore à cette unique crainte. « Que Dieu ne m'abandonne jamais ! », aurait dit le mourant avant de s'enfoncer dans l'agonie (« ce furent comme ses dernières paroles¹³ »). Dans cette appréhension de l'abandon qui fait retour (obsessionnellement ?), certains ont voulu voir, dès les heures lumineuses du *Mémorial*, le stigmate « janséniste » d'une indéracinable inquiétude. La réalité est tout autre. La crainte d'être abandonné est par excellence celle de l'enfant, qui se sait dans une dépendance absolue. L'amour sans réserve qu'il éprouve pour ses parents, la certitude de leur bienveillance, sont pour lui source de sécurité et de joie. Il n'a envers eux aucune défiance, mais il sait que sans eux, il ne serait plus rien. Le Pascal comblé de la nuit de feu redevient enfant. Il le restera jusqu'à sa mort, comme en témoigne Gilberte, dans la *Vie* consacrée à son frère : « M. le curé de Saint-Étienne, qui l'a vu dans toute sa maladie, [...] disait à toute heure : *C'est un enfant, il est humble, il est soumis comme un enfant*¹⁴. » Dans le *Mémorial* qu'à l'insu de tous il conservait religieusement contre son cœur, il a voulu que continuent à résonner les accents de l'enfant, reconnaissant et fragile : « Mon Dieu, me quitterez-vous ? »

Laurent Thirouin

¹³ Gilberte Périer, *La Vie de Monsieur Pascal* (1^{re} version), OCI, p.602.

¹⁴ *Ibid.*, p.596.